

—Et maintenant, Schiba, que faut-il faire ! demanda la jeune femme.

—Attendre, maîtresse.

—Reverras-tu cet homme ? lui as-tu donné rendez-vous ?

—Nous le retrouverons plus tard, maîtresse ; en ce moment il nous serait inutile ; mais à la façon dont il tient de s'acquitter de ce dont je l'avais chargé, je réponds de lui pour l'avenir. Rentrons et occupons-nous de notre blessé.

La fée de Neuilly approuva ce projet, car une demi-heure après cette conversation, elle et Schiba pénétrèrent dans la chambre où Georges de Maurange était encore étendu.

LA POURSUITE

Isaac avait prié par lettre son correspondant à Rome de vouloir bien lui choisir une habitation convenable.

Le financier s'était acquitté parfaitement de cette mission, en louant pour Schunberg et sa fille, près d'Albano, une villa ravissante, située au bord du lac Témé. Six jours après avoir quitté Paris, il y arrivèrent. Clotilde était ravie du voyage qu'elle venait de faire.

Lui avait causé des joies d'enfant, des surprises pleines de charmes, des admirations plus grandes que toutes celles qu'elle pressentait à l'avance devoir éprouver.

Mais ce qui lui causa le plus de plaisir, ce fut l'aspect de sa nouvelle demeure.

Qu'on se figure une habitation assise sur le versant d'une colline à pente douce, prenant l'air au nord et abritée au midi par de grands oliviers, qui abondent dans cette vallée. Un perron de marbre blanc, veiné de rose, menant à un vestibule large dallé de marbre, également, avec un art exquis de la plus ingénieuse mosaïque. De grandes salles riantes aux deux étages, dont chaque fenêtre voilait son ouverture à l'aide d'une marquise d'étoffe légère de couleurs voyantes ; le tout embellé avec un luxe et un confort suffisant.

Puis, entourant cette habitation allègre, un grand jardin rafraîchi par deux sources limpides, qui décriaient en serpentant au milieu un sinueux sillon l'argent. Beaucoup d'ombre et par conséquent une grande poésie régnait dans l'ensemble ; beaucoup de fleurs, c'est-à-dire de nombreux parfums, ajoutaient à ces attraites. Des camélias nombreux, aux tiges élancées, chatant de couleur comme une fanfare de tons, et chatant par la splendeur de leur robe veloutée l'insuffisance de leur inodore calice. Des azalées au feuillage bizarre, et des aloès énormes étendaient autour de leur âge leur larges feuilles vertes et aiguës. Enfin, point principal auquel menait un chemin ensablé, bordé de lilas et de rosiers de toute espèce, un bosquet formé par trois hêtres, le noir, le pleureur et celui à feuilles de bougère, sous lesquels un banc et des sièges rustiques invitaient au repos et à la douce causerie. Plus bas, le lac paisible, dont la moindre brise faisait déferler les vagues sur la rive, puis au loin, la campagne imposante de Rome, hérissée de ruines séculaires qui semblaient, lorsque la lune éclairait seule l'horizon, être les immenses fantômes du passé.

Clotilde visita tout cela avec une curiosité fébrile, une admiration toujours croissante. Nulle demeure ne pouvait mieux convenir à ses goûts et à l'état de son âme, en ce moment. Le charme et la grandeur de tout ce qui l'entourait devaient lui permettre de questionner

son cœur à loisir. Et ayant tant de paisibles et d'admirables choses sous les yeux, elle ne pouvait se tromper.

Il lui semblait qu'elles allaient lui donner une seconde vue toute immatérielle, infaillible et profonde à laquelle elle pouvait entièrement se fier. Son plan fut fait de suite. En véritable despote, elle choisit sa chambre, la salle qui désormais devait lui servir de boudoir, son coin de rêverie solitaire dans le jardin de la villa, et tous ces projets reçurent de la part d'Isaac une complète approbation.

Le correspondant du banquier avait accompagné le père et la fille dans leur prise en possession de l'habitation qu'il leur avait choisie. Il se nommait le baron Pazzi.

—Etes-vous satisfaite, mademoiselle ? dit-il à Clotilde lorsqu'il lui eut fait visiter, ainsi qu'à son père, toute la villa.

—Je suis ravie, monsieur le baron ; cette demeure est bien celle que je rêvais.

—Votre joie m'enchanté ; car, je vous l'avoue, je craignais que l'isolement de cette habitation ne convint point entièrement à une Parisienne habituée, comme vous, au bruit d'une capitale et à tout son mouvement si multiple en aspects, si fécond en curieux incidents.

—C'est cet isolement surtout qui me fait bénir la pensée que vous avez eue de nous loger ici. J'aime les oppositions complètes. Dans ce lieu, je me sentirai réellement bien loin de la France. J'oublierai le froid et la neige dont les rues de Paris sont couvertes depuis trois semaines ; j'oublierai les bals, les spectacles, enfin toute la monotonie de notre mondaine existence, pour goûter le calme le plus complet et le plus poétique qu'on puisse trouver. Merci, mille fois encore, monsieur le baron.

—Vous n'avez pourtant pas le projet de vivre ici complètement isolés ?

—Non, certes ; habitué à une vie extrêmement active, mon père aurait grand-peine à se condamner à la solitude. Rassurez-vous : nous voulons voir Rome, votre société patricienne, qui m'inspire pour ma part, une curiosité vive ; mais tout ceci ne nous empêchera point de ressentir un bien-être extrême lorsque quittant vos salons, nous viendrons chercher le repos dans cette habitation charmante.

—Partagez-vous l'opinion de mademoiselle Schunberg ?

—Complètement, mon cher baron.

—Merci, mon bon père, fit Clotilde, comprenant à l'instant tout ce que la réponse du banquier contenait d'affectueuse délicatesse.

Pendant que cette conversation avait lieu au jardin, madame Firmin faisait transporter les bagages dans la villa, et s'ingéniait à la rendre le plus vite possible complètement et commodément habitable. Lorsque le baron Pazzi se fut retiré, Isaac rompit le cachet d'une lettre qu'il avait trouvée chez le baron à Rome en y arrivant. Elle était de Durouget. Sans savoir précisément tout ce qui s'était passé entre mademoiselle Schunberg et le marquis d'Alviella, Lucien s'en doutait d'après ce que son chef lui avait confié en partant.

—Je pars pour Rome, mon cher Lucien, lui avait-il dit, Clotilde m'y force, et vous savez que je l'aime trop pour lui résister en rien.

—Je sais, monsieur Schunberg, que vous êtes le meilleur père du monde.

—Ecoute-moi, mon cher Lucien.

—Parlez, monsieur.